

« Mon oncle à moi ne ressemblait pas du tout à M. Hulot. Il n'avait rien de remarquable, sinon une chose, tout à fait anecdotique : son obsession pour les thermomètres, ces petits appareils, inoffensifs en apparence, qui indiquent la température de l'air ambiant.

5 Je me souviens enfant qu'il s'arrêtait devant les pharmacies pour y vérifier la température. Chez lui, chaque pièce était munie de son thermomètre, le plus souvent des thermomètres électroniques qui indiquent aussi l'humidité de l'air, laquelle, comme on sait, modifie la température ressentie. Il les consultait régulièrement, comparant ses thermomètres les uns aux autres, pour vérifier qu'aucun
10 ne dysfonctionnait, ou mesurer les variations de température d'une heure à l'autre, ou d'une pièce à l'autre. Ces variations, constatées avant le dîner, faisaient du reste souvent l'objet de la conversation à table. En visite, il avait l'habitude de déposer des thermomètres un peu partout. De petits thermomètres blancs, très simples, restaient ainsi posés sur une table ou une étagère. Je suppose
15 qu'il voulait s'assurer de pouvoir lire la température la prochaine fois qu'il reviendrait. Cette manie n'avait rien de mystérieux. Elle s'expliquait très bien. Je le revois sur la terrasse pendant les vacances, l'été, jetant un œil sur l'appareil qu'il avait lui-même accroché au mur de la maison, et s'épongeant alors le front, ou enlevant son gilet. C'était tout à fait clair dans ses paroles ou ses gestes, mon
20 oncle consultait la température extérieure pour savoir s'il avait lui-même chaud ou froid ou s'il était bien. C'est pourquoi il avait toujours besoin d'avoir un thermomètre auprès de lui : l'appareil lui était nécessaire pour savoir comment il se sentait. On le comprend alors. Il faut se mettre à sa place. Ce serait un peu angoissant d'être ainsi, en l'absence d'un thermomètre, coupé de soi-même : ne pas
25 savoir soi-même comment on se sent.

On me répondra qu'il s'était lui-même placé dans cette situation. C'est lui qui avait pris l'habitude de se reposer sur un appareil extérieur pour recoller à lui-même. C'est vrai. Il fallait qu'il y gagne quelque chose. À mon avis, c'était la certitude, l'absence d'indécision. Parfois, on ne sait pas bien ce qui se passe en soi, ni
30 comment on se sent, si on est triste ou gai, si on a chaud ou froid. Mon oncle attachait une grande importance à cette dernière question, laquelle déterminait tout le reste : dès qu'il avait chaud, il était malheureux, alors que le froid tendait à le ragaillardir. Et cette question de savoir s'il avait chaud ou froid n'était pas décidée par une incertaine expérience de soi-même mais par le thermomètre de
35 la pièce.

J'ajoute (mais c'est un détail, une simple hypothèse) que cette manie du thermomètre était certainement liée à l'hypocondrie de mon oncle. Il n'y a pas de doute, mon oncle était hypocondriaque, toujours inquiet d'une irritation de la peau, un bouton, une douleur... Il disait que les virus circulent plus facilement lorsqu'il fait

40 chaud. Moi-même je n'en sais rien. Mais, par exemple, la fièvre peut donner
chaud quand il fait froid, ou froid quand il fait chaud. De sorte que, craignant
d'être fiévreux, on en vient aisément à chercher dans son corps un petit frisson,
ou à se demander si l'on n'a pas un peu froid, alors même qu'il fait assez chaud.
Cette incertitude, mon oncle l'avait éliminée. Il avait chaud quand il faisait
45 chaud, et il évitait d'avoir chaud à cause des virus. Tout était simple. Il suffisait
d'un thermomètre dans la pièce. Comprenons bien, mon oncle n'était Pas un ro-
bot. Il avait des sensations, une expérience intérieure, comme nous tous, mais il
réussissait à les ignorer ou à les régler sur les thermomètres.

Mon oncle ne faisait pas non plus d'erreur de grammaire (de grammaire philoso-
50 phique, s'entend) en confondant *Il fait chaud* avec *J'ai chaud*. Il avait simplement
choisi ou, si *choisir* donne l'idée d'une liberté qu'il n'avait peut-être jamais eue, il
s'était constitué une forme de vie dans laquelle ces deux phrases sont équiva-
lentes. De la sorte, il avait éliminé le vague, l'incertain de l'expérience de soi, et
l'angoisse qui va avec. Il savait comment il se sentait, parce qu'il le lisait sur le
55 thermomètre.

Évidemment, il y avait un gain... et un coût. Le coût, c'était une nouvelle angoisse
mais toute ponctuelle, celle d'être déconnecté, séparé de son thermomètre et,
alors, séparé de soi-même : seul dans un monde qui ne donne plus aucun signe,
un monde dépourvu de sens donc, et sans même pouvoir rentrer en soi. Cette
60 opération, qui consiste à échanger un malaise, un conflit, une angoisse, diffuse et
générale, contre une peur ponctuelle, une peur portant Sur un objet particulier,
est tout à fait banale. C'est celle qui détermine nos phobies, le vertige, la peur du
loup. Au lieu d'avoir peur de son Père, qui est toujours là, l'enfant prend peur du
loup ou, comme le petit Hans dont parle Freud, d'un cheval qui pourrait le
65 mordre. Mon oncle avait réalisé la même opération et, dans la mesure où la pho-
bie ne l'empêchait pas de vivre (il lui suffisait d'avoir toujours un thermomètre
dans son sac), l'opération avait sans doute un résultat positif. »

Pierre Cassou-Noguès, *La Bienveillance des machines* (2022)